

Désolation

Circonstances. – Quand Franck Renaud, le Directeur de *Place Publique*, m’a proposé d’écrire un papier sur les tragiques événements du 13 novembre, j’ai eu un moment d’hésitation. Qu’allais-je faire dans cette galère, moi qui ne suis en rien politologue et encore moins spécialiste du monde islamique ? D’autant que je n’avais pas, sur le sujet, d’avis bien arrêté. Fallait-il d’ailleurs « avoir un avis » ? Emettre une opinion, n’est-ce pas justement trop souvent céder à l’Opinion (à la *doxa*), au préjugé ? L’*habitus* du philosophe l’incline plutôt à prendre le temps de la réflexion, à longuement lire et confronter les points de vue avant de se faire sa propre idée. Non pas refuser le *dissensus*, mais d’abord douter. Et même *toujours* douter, si l’on ajoute à la disposition philosophique, comme c’est ma pente, celle qui voit l’amoureux des livres préférer, aux certitudes idéologiques, cette « sagesse de l’incertitude » dont Kundera affirme qu’elle est essentielle à la littérature.

Cependant, impossible, non pas même comme philosophe mais comme simple citoyen, de se dérober, de se retirer tranquillement sur l’Aventin (en l’occurrence un kiosque marin peinard, loin du « front », à La Plaine-sur-Mer). Et puis, il se trouve que lorsque j’ai lu le message de Franck, au Lieu Unique, dans l’après-midi du samedi 28 novembre dernier, dans le cadre de la journée organisée par la Maison de la Poésie sur le thème « Ecologies et poésies », je venais, le matin même, d’évoquer, très succinctement, la question. J’avais cru bon en effet, dans mon topo introductif, bien que ce ne fût pas le sujet, de dire deux mots de ce qui venait d’avoir lieu quinze jours auparavant.

Très exactement, j’ai commencé ainsi (le texte était écrit, je le recopie) : « “Le monde va finir“, vous connaissez j’imagine la formule de Baudelaire. *De quoi* aujourd’hui peut-on craindre qu’il finisse ? *Et quel* monde risque aujourd’hui de finir ? Une civilisation (la nôtre, capitaliste et consumériste, en voie de mondialisation), le monde tout entier ? La question, on le devine, n’est pas simple. *Deux* menaces au moins, très différentes, sinon dans leur gravité, du moins dans leur teneur et leur ampleur, se profilent, menaces qui définissent (employons les grands mots) le *tournant destinal* où nous sommes. La première, défiant le monde qui est le nôtre, rejetant ses valeurs héritées des Lumières (valeurs affichées et si souvent par nous-mêmes bafouées, celles de liberté, d’égalité et de fraternité), est la nouvelle menace fasciste que représente l’islamisme radical, totalitaire, et son projet de “ califat “ mondial. J’ajoute immédiatement, pour éviter tout malentendu, qu’il faudrait ici, mais ce n’est pas notre objet, penser un Islam autre que celui, de violence extrême, “vu à la télé“ ; que demeure en réserve un autre Islam, Islam qui pourrait, en sa grandeur propre, “consoner, écrit Michel Deguy aux toutes dernières pages de son livre

Ecologiques, avec la conversion écologique, avec le radicalisme d'une "mentalité de non-croissance" ». Et je poursuivais en m'attardant sur la seconde menace, celle constituée par la catastrophe écologique.

Autre circonstance : j'étais, nous étions, ma compagne et moi, invités à déjeuner, le lendemain midi, avec un autre couple, chez nos amis communs Djamila et Mohand. Et il ne m'était pas difficile de prévoir qu'évidemment nous parlerions du 13 novembre et de toutes les lourdes questions que l'événement soulève. Ce qui en effet fut le cas, même si nous avons parlé de bien d'autres sujets, graves et frivoles.

*

« *Scelerata* ». – Rien à voir avec ces repas où, lors de l'affaire Dreyfus, on s'empailla dans les familles. Paisibles furent nos agapes. Sinieuse et joyeuse aussi la conversation. Car, tout en discutant, nous nous délections du couscous qu'avait préparé Djamila. Lequel fut abondamment arrosé d'un généreux Côtes-du-Roussillon débouché par Mohand. Un vin d'Elne, nommé « *Scelerata*, Âme noire ». Un rouge puissant, criminel (14°, 25% de Mourvèdre, 25% de Carignan, 25% de Syrah, 25% de Grenache noir). Le nom évidemment nous a amusés. « Ce sera notre façon, a ironisé Mohand, d'être avec ceux qui se sont faits massacrer en terrasse à Paris – Paris capitale, selon Daech, de toutes les abominations et perversions. De toute façon, a-t-il ajouté, on ne trouve plus de bon vin d'Algérie, où il est désormais très mal vu d'en boire. ».

*

De simples nihilistes ? – Dans la conversation, il fut question d'un article d'un spécialiste de l'Islam, Olivier Roy, argumentant (dans le journal *Le Monde*) qu'on a affaire, avec ces jeunes djihadistes presque tous français, à « une islamisation de la radicalité » plutôt qu'à une « radicalisation de l'islam ». Belle formule, mais il m'a tout de suite semblé que je ne pouvais tout à fait acquiescer, que l'une (l'« islamisation de la radicalité ») n'était pas nécessairement exclusive de l'autre (la radicalisation de l'islam »).

Je n'avais pas lu pour ma part l'article d'Olivier Roy (je ne le lirai que le lendemain), mais j'avais en tête un autre texte, dont j'avais justement cité quelques lignes la veille au Lieu Unique. Des lignes d'une *Lettre ouverte au monde musulman*, où le philosophe Abdennour Bidar, interpellant un islam dont il se dit « un des fils éloignés », lui fait remarquer, à cet islam, que « le monstre est sorti de [ses] propres tripes ». Et il reproche aux « intellectuels occidentaux », à la plupart d'entre eux du moins, de rester aveugles à cette réalité : « ils ont tellement oublié ce qu'est la puissance de la religion », ils « vivent dans des sociétés si sécularisées qu'ils ne se souviennent plus du tout que la religion peut être le cœur de réacteur d'une civilisation humaine ».

Que dit Olivier Roy ? Que les auteurs de ces attentats sont des jeunes en rupture de ban, rejetant (pour ceux qui ne sont pas des convertis) la culture musulmane de leurs parents. En quête d'un « grand récit » devenu introuvable, ils ont choisi Daech, « parce qu'il n'y a que cela sur le marché de la révolte radicale ». En somme, ils cèdent, après bien d'autres, au « romantisme révolutionnaire », à son imaginaire guerrier. Dans leur cas, c'est cependant un romantisme sans *projet* révolutionnaire. Un romantisme sommairement « nihiliste », parce qu'il n'a d'autre horizon que la mort, une mort fantasmée à travers la compréhension fruste qu'ils ont de l'islam. Ils ne sont donc pas, conclut Olivier Roy, « l'expression d'une radicalisation de la population musulmane ».

La difficulté de cette lecture « générationnelle », me semble-t-il, est qu'elle élimine trop facilement le contexte international. Les jeunes assassins en question sont pleinement de leur temps. Ils vivent sur la Toile et à l'heure de la mondialisation. Ils font aussi des allers et retours en Syrie. Ils ne vivent pas en apesanteur. Et s'ils ne sont pas les produits de l'islam installé en France, ils ne sont cependant pas indemnes, dans leur vision du monde (aussi pauvre soit-elle) du glissement obscurantiste qu'on peut observer dans nombre de pays du monde arabe, où le wahhabisme n'a cessé depuis quelques décennies de gagner des parts de marché. Ils sont en Occident l'écho erratique de ce « nouveau totalitarisme » qu'est un islamisme bigot que l'écrivain Kamel Daoud a vu se répandre toujours plus, dans son pays, l'Algérie. « Le basculement est phénoménal », déclare-t-il au *Monde*. Désormais, ceux qu'il nomme les « barbus » ont mis en œuvre « une stratégie de contrôle social » qui asphyxie toujours davantage la société algérienne. Que cette « matrice » (je reprends le mot de Daoud) extérieure puisse un peu déteindre en France, y avoir plus qu'un écho, il me paraît difficile de le nier.

*

« *Lacombe “ Jihad “ Lucien* » – La réalité d'un « terreau » exogène ne doit évidemment pas occulter une lecture plus « locale », plus « française ». Elle ne doit pas faire oublier la question de savoir comment on a pu produire des terroristes islamistes « made in France ». Un écrivain, Thomas Clerc, a rapproché (dans le journal *Libération* daté du 29 novembre dernier) les jeunes djihadistes du 13 novembre des « têtes brûlées » de la Milice, sous l'Occupation. Il évoque pour ce faire un film de Louis Malle, *Lacombe Lucien* (1974, sur un scénario de Patrick Modiano).

Si le héros, un jeune paysan, s'engage dans la Milice, c'est à la suite d'une déception : son instituteur n'a pas voulu de lui dans la Résistance, le trouvant trop jeune. « Les musulmans radicaux, écrit Thomas Clerc, se sont embringués dans l'islamisme parce qu'ils n'ont pas eu la possibilité d'opter pour la République. La République française se veut intégratrice : tout le monde sait

qu'elle n'inclut que les inclus. » « Les tueurs de *Charlie*, ajoute-t-il, ignorent les fondements de leur propre religion, et ceux du vendredi 13 novembre "lisent" la violence du Coran au premier degré. Mais cette animalité a elle-même des causes politiques : leur éducation littéraire n'a pas été faite, et leur désœuvrement rendu officiel sous le nom de chômage de masse. Ajoutez à cela qu'ils sont musulmans, c'est-à-dire disqualifiés d'office par une France apeurée qui glisse vers le Front National. Quant à ceux qui les "protègent", les islamogauchistes, ils les enfoncent *de facto* en brandissant le mot d'islamophobie à toutes les sauces, ce qui reconduit une logique d'exclusion. »

*

Un Islam sans charia. – Mohand nous parle de son père, qui a aujourd'hui 90 ans. Kabyle, il est venu d'Algérie travailler comme mineur dans le Nord de la France, à la fin des années 50. Une photo posée sur un guéridon le montre, habillé en costume traditionnel, à La Mecque, où il s'est rendu il y a quelques années pour le non moins traditionnel pèlerinage. Homme de belle stature. Droiture, austérité, sobriété, d'emblée sur la photo lisibles. Mohand commente : son père est un homme pieux, mais sa pratique de la religion est discrète, paisible. Comme c'est le cas de tous ces immigrés de la première génération à laquelle son père appartient. Tel est assurément, pour l'essentiel, l'islam de France, celui dont on ne parle pas, qui n'est pas « vu à la télé » (je repense à la formule de Michel Deguy).

Qu'il en aille ainsi à l'avenir, ce n'est évidemment pas certain. Car on ne peut exclure que la lame de fond mondiale qui voit monter en puissance l'islamisme radical, ultraconservateur, totalitaire, n'étende son ombre menaçante sur la France. Le « Califat » cherchera par tous les moyens à saper la réalité déjà bien installée d'un islam européen. Parce qu'il dessine la possibilité d'un islam sans charia, son existence, argumente Jean-Claude Milner (*Le Monde* du 20 novembre 2015), est proprement intolérable pour les fondamentalistes. De ce point de vue, ne peut évidemment que leur déplaire cette réunion tenue le 28 novembre dernier à l'Institut du Monde Arabe, où 400 responsables musulmans ont chanté à la fin de la journée une très patriotique *Marseillaise*.

*

Désolation. – « Affliction extrême », tel est le sens habituel du mot « désolation ». Si le terme convient pour dire le sentiment d'effarement et de profonde tristesse qu'ont pu faire naître les assassinats du 13 novembre, si c'est ce sens premier qu'il faut d'abord retenir, le mot peut prendre aussi d'autres significations, moins immédiates, plus problématiques aussi sans doute.

Hannah Arendt l'emploie¹ à la fin de la troisième partie de son grand livre sur *Les origines du totalitarisme* pour mettre en lumière une dimension de la condition de l'homme moderne qui prépare le terrain au totalitarisme et à son gouvernement par la terreur. La désolation, souligne-t-elle, n'est pas la solitude, mais une destruction de tout ce qui donne un sens à l'existence humaine. Elle enlève à l'homme toute possibilité de reconnaissance (notamment par le travail). Liée « au déracinement et à l'inutilité dont ont été frappées les masses modernes depuis le commencement de la révolution industrielle », la désolation condamne le sujet humain à une « expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme ». D'expérience-limite qu'elle était auparavant (propre notamment à la vieillesse), la désolation est « devenue l'expérience quotidienne des masses toujours plus croissantes de notre siècle ». Le sens du commun, le *sens commun*, alors se perd, et, sans contact avec ses semblables, l'individu est prêt à toutes les aventures, à toutes les fuites en avant suicidaires.

Ainsi comprise, la « désolation » peut éclairer le comportement d'égarés qui est celui, dans nos sociétés occidentales, de ces jeunes djihadistes « dépeuplés » (coupés de leur communauté et de leur famille), ceux-là même qu'Olivier Roy définit comme « nihilistes ». Eclairer, mais aucunement *excuser*, on l'aura compris j'espère.

La notion permet peut-être aussi de saisir (ce n'est là qu'une hypothèse) pourquoi, dans les pays de religion et de culture musulmanes, des masses toujours croissantes en viennent à basculer du côté du fondamentalisme religieux, de la Loi absolue, simulacre de sens commun, que la bigoterie fanatique veut imposer à tous. C'est qu'ils y trouvent de quoi se rassurer face à un Occident perçu comme porteur d'une menaçante « sortie hors de la religion ». Menaçante parce qu'elle déconstruirait leur monde pour les précipiter dans un univers vide de valeurs où chacun est renvoyé à lui-même. Loin d'être synonyme d'avènement des Lumières et d'émancipation, une telle sortie leur paraît lourde au contraire d'une « désolation » dont ils voient, en vrai comme sur écran, les ravages en tous genres. La forme inédite de totalitarisme qu'est le fondamentalisme islamiste, son retour vers un passé fantasmé, est alors, paradoxalement, une digue trompeusement édifiée contre cette désolation qui rend possible, dans la Modernité, le totalitarisme « classique » (celui que l'Europe a connu au XX^{ème} siècle).

*

Jeunesse des Lumières. – « J'aurais aimé faire partie des Lumières », écrit un jeune écrivain tunisien de mes amis, Aymen Hacén, dans un éloge de Voltaire et de l'esprit de tolérance et de laïcité.

¹Ou plus exactement ses traducteurs l'emploient, le mot anglais étant celui de « loneliness ».

Le conditionnel et la nuance de regret nostalgique qu'il fait entendre sont-ils vraiment de mise ? Les Lumières sont-elles seulement derrière nous ? Sommes-nous de ces « tard venus » qu'à différentes périodes, maints penseurs et écrivains, maints intellectuels, en mal d'action, d'engagement et de participation à la grande Histoire, ont eu le sentiment d'être ?

Hegel a parlé de la Révolution française, de ses débuts, comme d'un « superbe lever de soleil ». Les choses ensuite, comme on ne sait que trop, se sont gâtées, l'enthousiasme est retombé et très vite est venu le temps de la Terreur, selon un scénario funeste qui s'est ensuite répété avec la Révolution russe. D'autres philosophes, noircissant le trait, creusant la plaie, ont avancé l'hypothèse d'un retournement de la raison elle-même. Au fil de son effectuation dans l'Histoire, la raison émancipatrice des Lumières, la Raison majuscule, se dévoierait en son contraire, devenant force d'asservissement et d'écrasement, d'anéantissement pour toute une humanité vaincue. Telle serait, advenue au XXème siècle, « l'autodestruction » de la Raison, sa dialectique perverse, diagnostiquée par Adorno et Horkheimer. De ces ténèbres engendrées, à rebours d'elles-mêmes, par les Lumières, le colonialisme est sûrement l'un des fruits les plus amers. Nul n'a mieux parlé de « sa folie rapace et sans merci » que Joseph Conrad quand il évoque, dans *Heart of darkness*, son saisissant roman, un mélange de négoce, de massacres et de bénédictions, où la « conquête de la terre, qui consiste principalement à l'arracher à ceux dont le teint est différent du nôtre ou le nez légèrement plus aplati, n'est pas une fort jolie chose lorsqu'on y regarde de trop près ».

Il faut un réel courage, de l'autre côté de la Méditerranée, pour se réclamer des Lumières. D'une part, parce qu'on y est quotidiennement sous la menace bien réelle des fanatiques. D'autre part, parce que rien n'y est simple. Car si les Lumières y ont connu, avec Bourguiba, un lever de soleil prometteur, leur héritage a ensuite été dévoyé par le régime de Ben Ali. Et la situation d'aujourd'hui, après ce nouveau lever de soleil que fut la révolution de janvier 2011, se caractérise plus que jamais par sa complexité. C'est bien un semblable sens de la complexité que je crois reconnaître sous la plume d'Aymen Hacem quand il déclare, contre ses détracteurs, qu'il sera « toujours pluriel et multiple ». La situation de son pays, la Tunisie, certainement l'exige. Et j'admire, depuis l'autre rive de la Méditerranée, sa résolution de *tenir bon* sur l'idéal précieux, indispensable, des Lumières – et tenir bon en tenant compte de la complexité qui préside à leur mise en œuvre. Car vient un temps où la lumière des Lumières se voile, où leur affirmation naïve, dans la clarté simple du matin, n'est plus de mise. De ce côté-ci de la Méditerranée comme de l'autre, quand sombres sont les temps, quand lourds sont leurs ciels obstrués de nuages toxiques en tous genres, si nécessaires que soient les Lumières, inévidents en sont le sens et le bon usage.

C'est pourquoi se revendiquer des Lumières, tenir bon sur leur message d'émancipation, d'accès à la « majorité » (comme disait Kant), leur message de

liberté et d'égalité tout aussi bien, c'est à la fois être *intempestif*, à contre-courant d'une époque très régressive, et en même temps être pleinement à son écoute afin d'inventer, par-delà les faux semblants de l'idéologie dominante, les justes réponses auxquelles, sans toujours le savoir, elle aspire pour un demain qui est déjà aujourd'hui. Ce n'est pas venir trop tard, c'est au contraire arriver au rendez-vous de l'Histoire à l'heure, afin d'être en phase, non avec un Grand Soir à venir, mais avec un *devenir* qui cherche son chemin et mondialement bouillonne dans le tohu-bohu des événements.

Qu'en est-il de ce côté-ci de la Méditerranée ? À lire les portraits parus dans la presse des jeunes gens assassinés au Bataclan et dans les rues de Paris, je crois pouvoir dire qu'eux aussi appartenaient à cette même jeunesse des Lumières. Car les valeurs qui étaient les leurs témoignent à la fois d'un goût affirmé de la diversité, de la tolérance la plus généreuse, et d'une passion joyeuse de la liberté grande. Oui, ces jeunes gens avaient opté pour l'hédonisme (le « goût des terrasses ») plutôt que pour les mortifications que le totalitarisme religieux voudrait partout imposer.

Mais autre chose me frappe : beaucoup d'entre eux avaient fait le choix d'une forme de vie où l'art, la création, le désir de se faire chacun le « poète de sa propre existence » occupaient une place déterminante. Beaucoup d'entre eux (musicos, infographistes...) appartenaient à une « classe créative » que j'appelle pour ma part « poétariat ».

Cette jeunesse confrontée certes à la précarité, mais avide de connaissance, de réflexion, et tout autant de création, de vie ouverte au grand large de toutes les cultures et de tous les arts, me semble aujourd'hui la vraie jeunesse des Lumières. Une jeunesse qui n'est pas tard venue, mais au contraire qui vient à l'aube des grands combats qui s'annoncent contres toutes les formes d'obscurantisme.

*

« *La femme est l'avenir de l'homme* ». – À la fin des années soixante-dix, quand le féminisme et les luttes pour l'émancipation de la « moitié du ciel » occupaient le devant de la scène, Deleuze et Guattari ont parlé d'un « devenir-femme » de l'humanité. Par là, ils voulaient souligner, dans une modernité marquée par le décodage généralisé, la déconstruction des identités supposées substantielles, l'importance de la remise en cause de l'assignation de la femme à un rôle déterminé et dominé dans la « machine duelle qui l'oppose à l'homme ». Parallèlement, ils insistaient sur la remise en cause du paradigme « macho » et l'émergence d'une « féminisation » généralisée des formes de vie.

Une vingtaine d'années plus tard, analysant la « composition technique du travail », deux autres philosophes, Michael Hardt et Antonio Negri, mettront en évidence une « féminisation » du travail : « les qualités traditionnellement associées au “travail des femmes”, comme dans les tâches affectives,

émotionnelles et relationnelles, deviennent de plus en plus centrales dans tous les secteurs du travail ». Ainsi, le devenir « poétarien » du travail (sa mutation à l'âge post-industriel) est en même temps un devenir-femme. Car si l'*homo œconomicus* est du côté du principe phallique, du côté de la domination, le « poétariat », l'*homo artisticus* qui vient, est lui du côté de ce devenir-femme observable à même les mutations les plus récentes du travail. Le « poétariat » est aussi un « féminariat ».

Cette question, loin de lui être étrangère, est centrale dans la lutte en cours pour contrer la menace du totalitarisme islamiste. Kamel Daoud, l'écrivain algérien que j'ai déjà cité, l'a parfaitement compris quand, évoquant les trois « liens défectueux » que le monde arabe entretient avec la liberté, la mort et la femme, il déclare ceci au journal *Le Monde* : « J'ai fini par comprendre que, lorsque nous avons un lien simple avec la femme, nous avons un lien normal avec la vie, l'espace public, avec la liberté, avec l'amour, le désir et le corps ». « Pour moi, ajoute-t-il, c'est l'indice majeur, le marqueur d'une société. »

Jean-Claude Pinson